

ORAN.

Capitale de la province, chef-lieu de division et de préfecture, à 410 kil. ouest d'Alger, 852 kil. de Constantine, sur la côte, au fond du golfe qui porte son nom. Cette ville s'étage par groupes irréguliers sur le terrain tourmenté et incliné en fortes pentes qui sépare les flancs de la montagne de Santa-Cruz du plateau d'Oran : elle est coupée en deux par un ravin où coule toute l'année un ruisseau qui a déterminé, par l'abondance et la qualité de ses eaux, l'assiette de la ville. Du côté de la montagne, à partir de la mer, se développe 1^{er} le quartier neuf de la marine, principal centre d'activité commerciale, où l'on admire au quai Sainte-Marie les immenses magasins de l'administration militaire, d'origine espagnole ; la Blanca, quartier des Espagnols, que dominant le nouvel hôpital militaire, un joli minaret aujourd'hui compris dans les services de l'ancien hôpital, enfin l'église principale de la ville ; à l'extrémité occidentale, se dresse sur la crête du contre-fort la Kasba ou Château-Vieux, convertie en prison militaire. Un pont unit cette partie qui constituait autrefois exclusivement la ville espagnole, à l'autre partie qui était la ville indigène, dont on retrouve encore, sur l'arête escarpée qui domine le ravin, les rues et les maisons presque dans l'état primitif. La mosquée, consacrée au culte musulman et le Château-Neuf, résidence du général commandant la province, sont les principaux monuments de ces quartiers, qu'embellit la superbe promenade de Létang. De ses esplanades l'œil embrasse l'ensemble du golfe d'Oran, fermé à l'ouest par le rideau de hautes montagnes, qui s'étend de Mers-el-Kébir au fort de Santa-Cruz, dont les imposantes ruines sont souvent voilées de nuages. Dans la rue Philippe affectée au commerce de

détail, et qui de la place Kléber gravit jusqu'à la place Napoléon, d'énormes peupliers constatent la puissance de la végétation africaine. Entre ces deux grands quartiers d'Oran, un troisième se développe le long du ravin ; la mairie, la sous-préfecture, un boulevard naissant, son débouché sur un riche et verdoyant ravin, consacré aux jardins de luxe et de produit, y attireront un mouvement considérable de population et d'affaires. Hors du mur d'enceinte, s'est élevé depuis quelques années, sur la route de Mascara, un village peuplé exclusivement de nègres, venus de tous les pays d'Afrique et groupés sur ce point par l'administration, ce qui est bien le plus curieux échantillon de races et de mœurs primitives que l'on puisse voir, surtout en un jour de fête. Sur la route de Mostaganem, se développe le faubourg de Karguentah (ou la Mosquée), entièrement créé à neuf depuis moins de dix ans sur les terrains et par l'initiative de M. Ramoger. C'est là que se tient le marché aux grains et que se trouve le magasin des tabacs de l'administration. Au bout de la place d'Armes qui s'étend entre Karguentah et Oran, s'élève un élégant édifice, destiné d'abord à servir de caravansérail, et transformé depuis en hôpital civil.

Dès la plus haute antiquité Oran a joué un rôle dans Histoire de la province. Cependant il n'est resté des périodes carthaginoises et romaines que d'incertaines légendes ; de la période arabe, que des traditions historiques sur sa dépendance du royaume de Tlemcen, ses franchises locales et son commerce. En 1505, les Espagnols prirent pied à Mers-el-Kébir, et en 1509 le cardinal Ximénès s'empara d'Oran. Pendant deux siècles ils en restèrent les maîtres. Mais en 1708 le bey Mustapha leur enleva la place : ils la reprirent en 1732, sous le commandement du comte de Mortemart, et la gardèrent jusqu'en 1790, où ils l'évacuèrent de nouveau à suite d'un traité avec Mohamed-el-Kebir, bey de la province, dont la résidence était à Mascara. L'occupation des Espagnols y a laissé de nombreux et remarquables monuments de

leur génie militaire, entre autres les forts Santa-Cruz, Saint-Grégoire, Lamoun, Saint-Philippe, Saint-André, Sainte-Thérèse, les magasins dont nous avons parlé, d'autres creusés dans le roc, la Kasba, le Château Neuf et des églises. Mais ils ne prirent jamais racine dans le pays, et nulles fondations d'ordre productif n'ont légué le souvenir de leur puissance colonisatrice à la reconnaissance de la postérité. Il est facile aux Français, sinon de les faire oublier, du moins de les surpasser. Occupé le 3 janvier 1831 par les troupes françaises, Oran a été refait presque à neuf ; mais, à travers l'empreinte du peuple conquérant survivent encore les sociétés espagnole et arabe dont le mélange avec la nouvelle société européenne donne à Oran la physionomie la plus originale.

Des portes d'Oran rayonnent en éventail les routes principales de la province vers : 1° Mers-el-Kebir, Rachgoun et Nemours ; 2° Arzew et Mostaganem ; 3° le Sig et Mascara, avec embranchement au Ttêlat sur Sidi-Bel-Abbès ; 4° Misserghin, Aïn-Temouchen et Tlemcen. Elles facilitent, malgré la position excentrique d'Oran, l'unité politique et administrative de la province, et ont permis jusqu'à ce jour au chef-lieu de remplir sa fonction militaire et commerciale, comme clef de la domination et marché principal d'importation. Mais le développement de la colonisation à l'intérieur amènera la création prochaine à Sidi-Bel-Abbès d'un nouveau centre de gouvernement dont Oran ne sera plus que le port. - D'Oran à Mostaganem et Arzew a été établie au mois d'août 1853 la première communication de télégraphie électrique en Algérie.

La banlieue d'Oran offre un des plus éclatants témoignages de la puissance colonisatrice de la France. En 1846, on ne pouvait dépasser un fossé d'enceinte à 1kil. de la ville ; en 1847, on voyait à peine quelques rares exploitations poindre sur cet immense plateau qui n'était qu'une morne solitude. Six ans après, sur une profondeur de deux ou trois lieues en tous sens, la campagne est défrichée, embellie de plantations et de maisons de plaisance, de vignes, de vastes et

riches cultures. Aux abords de la ville, la gorge de Ras-el-Aïn et le Ravin-Vert présentent le plus pittoresque aspect. Plus loin, les habitations de MM. Ramoger, Jonquier, Boyer, Péraldi, Gaussens, Marquis, madame Huber, etc., rappellent les maisons de plaisance de France. Les cultures maraîchères, vivifiées par de nombreuses norias, ont remplacé les palmiers nains par des légumes. Les grandes fermes ne peuvent être qu'en petit nombre dans une banlieue restreinte et fractionnée. Cependant celles de MM. Le général Brice, Coyral, Lignière, Georges. Et enfin celle de Dar-Beida, appartenant à M. Ernest de Saint-Maur et gérée par M. du Preuil, méritent d'être visitées.

Le mouvement industriel n'a encore qu'une importance secondaire. Les fabriques de tabac, la sparterie, les fours à chaux, sont aux mains des Espagnols. La marbrerie, les brasseries, une fonderie marquent d'heureuses innovations. Un des principaux établissements industriels français est l'imprimerie de M. Perrier, éditeur de *l'Écho d'Oran*, journal de la province, consacré depuis dix ans d'existence à la défense des intérêts du pays. De ses ateliers parfaitement montés sont sortis certains livres, entre autres, *l'Histoire du Maghzen d'Oran*, par M. Walsin-Esterhazy, dont la beauté typographique honorerait les meilleures imprimeries de France. Un moulin à vapeur et six moulins à eau s'élèvent dans le ravin de Ra-el-Aïn ; une dizaine de moulins à vent couronnent les crêtes de l'horizon le plus rapproché de la ville. La vermicellerie compte plusieurs fabriques. La tannerie, la corderie débutent.

Le véritable rôle d'Oran est le commerce. Sauf la sphère d'action de Mostaganem et de Nemours, cette ville centralise l'importation et l'exportation pour toute la province. Grains, laines, peaux, suifs, tabacs, bestiaux de l'intérieur, s'échangent contre les vins, les tissus et autres produits manufacturés de France et alimentent un mouvement d'entrepôt, de cabotage, de commission, de débit, de transports, très-important.

Pour en favoriser le développement, le port d'Oran d'un mouillage peu sûr, est l'objet de travaux considérable qui le rendront abordable aux navires du commerce, et leur ménageront des quais et des magasins.

Ces avantages ont valu à cette place les institutions d'une ville aérienne de second ordre. Division militaire, préfecture, municipalité, tribunal de première instance, justice de paix, tribunal et chambre de commerce, chambre consultative et société d'agriculture, deux journaux, administrations publiques de toute nature, civiles et militaires. Les édifices qui leur sont consacrés constituent, après les grands monuments que nous avons cités, les plus importantes constructions de la ville. On devra y joindre, dans quelque temps les égouts pour lesquels la ville vient d'être autorisée à s'imposer extraordinairement une somme de 300,000 fr. Jointes aux nombreuses et abondantes fontaines qui coulent dans les rues, ils assureront la propreté de la ville, problème insoluble jusqu'à ce jour.

STATISTIQUE OFFICIELLE (1851). – *Constructions* : 62 maisons valant 202,90 fr., 9 hangars, 25 écuries et étables, 4 gourbis et silos, d'une valeur totale de 40,500 fr. – *Bétail* : 120 chevaux, 65 mulets, 9 ânes, 400 bœufs, 97 vaches, 60 chèvres, 1,407 moutons, 61 porcs. – *Matériel agricole* : 59 charrues, 40 voitures, 15 tombereaux. – *Récoltes* (1852) : sur 606 hectares cultivés en grains, 2,160 hectol. de blé tendre, 2,015 de blé dur, 4,125 d'orge, 216 de seigle, 1,125 d'avoine, 300 de fèves, d'une valeur totale de 99,417 fr.